

CHAPITRE PREMIER

Nice, en l'an 1521. Le soleil déclinait lentement vers les collines lorsqu'un cavalier franchit la porte entre le bastion Sincaire et le bastion Saint-Sébastien. L'homme aux vêtements recouverts de poussière secoua le garde qui somnolait pour avoir trop chopiné, puis demanda son chemin dans un français parfaitement maîtrisé. Aussitôt renseigné, il engagea sa monture dans la rue Pairolière pour se frayer un passage entre les artisans qui rangeaient leurs étals et les citadins qui rentraient des potagers cultivés hors les murs. Il emprunta la montée vers la ville haute, puis arrêta sa monture, à mi-côte, pour regarder les demeures serrées entre les murs de la citadelle et un torrent qui roulait ses eaux vives sur un lit de galets. Un unique pont le franchissait, donnant sur une bourgade faite de maisons serrées le long d'une route qui fuyait vers la baie et où l'on devinait, à la poussière soulevée, un trafic de charrettes entre les champs et la cité. Délaissant le panorama qui s'étalait à ses pieds, il leva le regard vers la colline où les tours des fortifications dressaient leurs massives silhouettes. Il engagea son cheval à gravir le raidillon qui conduisait à la ville haute, traversa la place Saint-Michel et laissa sur sa gauche l'église des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem pour se présenter à la porte du château ducal. Usant du pommeau de sa dague comme d'une masse, il heurta plusieurs fois le portail clos, puis héla le gardien. Une tête de soudard, qui finit par émerger au-dessus du corps de garde, le toisa avec l'arrogance des hommes d'armes qui ont connu la guerre, tranché des gorges et percé des poitrines. En quelques mots brefs le cavalier se fit connaître, et le sergent ouvrit la porte avec la déférence qu'il réservait à ses maîtres pour obtenir d'eux confiance et bons ducats. Il suivit le soudard à travers une suite de cours, d'escaliers, de portes et de corridors jusqu'aux appartements du gouverneur. Demeuré seul dans une grande salle éclairée par les derniers rayons du soleil couchant, il patienta en admirant une tapisserie arborant les armes de Savoie : quatre lions entourant une croix blanche. Et il ressentit aussitôt l'orgueil de servir fidèlement une bonne et noble maison : la Maison de Savoie forte d'un escadron comptant un millier de chevaliers, des centaines d'archers et une solide infanterie paysanne. Depuis qu'Amédée VIII avait hérité du titre ducal, les Blanches Mains s'étaient incontestablement hissées au-dessus de toutes les seigneuries du pays de Berne au comté de Nice. Et le duc Charles III était

bien, à ce jour, l'homme le plus puissant des Alpes, régnant sans partage des berges du lac de Neuchâtel à la Méditerranée.

Il abandonna la tapisserie pour s'approcher lentement d'une cuirasse dont les décorations damasquinées resplendissaient sur le bleuté de l'acier trempé. Il y posa la main pour suivre du bout des doigts les différentes parties. Il caressa successivement les courbes destinées à dévier les assauts, l'épaulière qui protégeait le côté gauche du cou et la harpie en acier moulé qui ornait le sommet du casque. Il appréciait encore pleinement le travail du maître armurier, lorsque le bruit d'un vantail poussé lui fit tourner la tête. Délaissant aussitôt la magnifique armure, il s'avança vivement pour se présenter au gouverneur du comté de Nice :

— Charles de Montreil, dit-il, vicaire de notre bien-aimé duc, chargé d'élucider le mystère sur ce fâcheux incendie qui émeut la cité et cause un grand désordre dans les esprits.

Le gouverneur, surpris par la jeunesse du chevalier, marqua un temps d'arrêt. Il scruta son visage et la vigueur de son corps, puis, voulant estimer la valeur de l'homme, il s'approcha de lui jusqu'à le frôler.

— À la bonne heure ! répondit-il d'une voix sourde. Le duc a entendu mes appels.

Il songea que le duc s'était enfin décidé à dépêcher un vicaire pour le soulager dans ses activités. Se doutait-on, à Chambéry, que les prochaines épousailles et les travaux de consolidation du château l'occupaient entièrement ? Se doutait-on que le temps lui manquait pour traiter rapidement cette affaire d'incendie ? Il ordonna d'allumer deux candélabres et, le travail achevé, congédia aussitôt le sergent.

— Tout paraît calme, dit-il en entraînant le chevalier vers une fenêtre qui dominait la baie. Les paysans rentrent des champs, les artisans ferment leurs boutiques, les pêcheurs tirent leurs barques sur la grève, mais le feu couve sous la cendre. La ville est pleine de chuchotements et de ragots, de fausses nouvelles qui surgissent, disparaissent et renaissent aussitôt. C'est une chapelle qui a brûlé ! Il ne s'agit pas d'un incendie ordinaire ! Il s'agit de l'incendie d'un retable, une « pala »¹ consacrée à Dieu... un incendie inexplicable et inexplicable. Certains croient que cette pala contenait une représentation impure de Dieu, et ils disent que les choses impures s'enflamment spontanément. D'autres y voient la main du démon. Les Niçois en parlent avec irritation. Si la rumeur enfle, tout peut survenir... et la petite garnison dont je dispose ne me permettra pas de mettre un terme à

¹ Retable.

une révolte populaire. Il importe, Montreil, que vous tuiez le mal dans l'œuf.

Charles observa Louis de Bellegarde : son visage rude taillé d'une pièce, ses chairs flétries et sa démarche alourdie par l'âge. Rien ne laissait supposer qu'une sourde inquiétude s'était emparée du gouverneur, mais le chevalier sentit intuitivement chez ce chef, qui n'avait plus à donner aucune preuve de dévouement, un certain désarroi.

— Nous ne sommes pas ici à Chambéry, au cœur de nos terres, poursuivit le gouverneur. Nous ne sommes pas entourés de nos gens et de nos paysans, prêts à laisser le soc pour saisir l'épée. Nous sommes à l'extrémité sud de nos possessions, séparés de la Savoie et de son escadron par les montagnes que vous venez de franchir. Nous sommes seuls, isolés, en des terres où le peuple et la noblesse ne partagent pas vraiment notre cause.

Le chevalier, afin de montrer sa connaissance des affaires duciales, répondit aussitôt que la cour de Savoie abritait trop de partisans du roi de France.

— De nombreux seigneurs, si le roi se décide de nous faire la guerre, désertent nos rangs. Et le frère de notre duc qui est très lié à François d'Angoulême, pourrait être le premier à changer de camp.

— Je sais... Je sais, répondit le gouverneur sur un ton de dépit. Monseigneur Philippe réside plus souvent à la cour du roi de France qu'en son château d'Annecy.

Louis de Bellegarde se tut un instant pour parcourir du regard les montagnes de l'Estérel qui découpaient leurs cimes déchiquetées sur le ciel rougeoyant. Il inspira profondément l'air chargé de senteurs marines, puis reprit son discours d'une voix moins irritée.

— Notre duc a longtemps hésité à choisir son camp, mais son futur mariage avec Béatrice d'Aviz le rapprochera indéniablement de l'Empire. Comment ne pas être l'allié de Charles Quint après avoir épousé sa belle-sœur ?

Le chevalier acquiesça. Il savait que le mariage de Charles III avec une princesse portugaise rapprocherait immanquablement le duché de Savoie du Saint-Empire et que le ressentiment des Français n'en serait que plus fort.

— François d'Angoulême nous a sommés de lui remettre le comté de Nice, la ville et le château, dit le gouverneur. Il peut à tout moment décider de conduire une armée contre nous, et il ne faudra alors compter

que sur nos propres forces. Ce n'est pas sur le Var que nous pourrions les arrêter mais, ici, au pied de ce château. Cette forteresse est le seul lieu du comté où nous pourrions nous sentir en sécurité. Le reste demeure aussi incertain que cette mer qui ne cesse de se creuser et de jeter ses vagues sur nos côtes.

— Les ardeurs du roi de France seront peut-être tempérées par sa mère, répliqua le chevalier. C'est une Savoie.

— Nous ne pouvons pas nous fier à Louise de Savoie, répondit abruptement Louis de Bellegarde. Elle ne modèrera jamais les ardeurs de son fils mais, bien au contraire, elle les excitera. Elle garde une rancœur tenace contre notre duc qu'elle accuse d'avoir accaparé son domaine.

— Nous devons donc rester sur nos gardes, conclut Charles, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Doutant toujours des capacités du chevalier, le gouverneur songea que le duc devait être bien seul pour choisir un si jeune vicaire. Il savait que la cour de Chambéry manquait cruellement d'hommes de valeur : Claude Seyssel était allé servir le roi de France, Claude Fichet était devenu recteur de l'université de Paris et Eustache Chappuis un secrétaire de Charles Quint. Il conclut tristement qu'il n'y restait plus que de jeunes gens sans expérience.

— Cette affaire d'incendie, n'est-elle pas à régler par les gens du chapitre ? dit le chevalier qui souhaitait faire entrer la conversation dans le vif du sujet.

— L'évêque avait une priorité, mais il ne l'a pas exploitée. Les gens du chapitre sont trop empêtrés dans toutes sortes de querelles pour porter un regard impartial sur une telle affaire. Ils se critiquent et vantent leur façon de prier jusqu'à en venir aux mains.

— L'affaire les concerne pourtant au premier chef, dit Charles. C'est une œuvre consacrée au Créateur qui a brûlé.

— L'évêque est préoccupé par l'épineux problème du transfert de la cathédrale Sainte-Marie en la ville basse, répondit le gouverneur. Il n'a nullement l'intention de laisser la part belle aux ordres mendiants qui récoltent les aumônes et exercent une forte influence sur le peuple. Mais les Dominicains, les Augustins ou les Franciscains, toujours prompts à se quereller, s'opposent avec virulence à une quelconque amputation de leurs revenus au profit d'une nouvelle cathédrale. L'évêque est incapable de conduire une enquête impartiale.

— Les syndics de la cité² devraient nous soutenir dans une telle affaire...

— Les syndics ont besoin de nous pour assurer la paix nécessaire au commerce, des routes sûres et une justice équitable, répondit le gouverneur. Ils sont soucieux du revenu qu'ils tirent de leurs affaires ; le reste, ils s'en accommodent. Tant que nous les protégerons, ils nous accepteront.

— Nous pouvons nous appuyer sur la noblesse niçoise, dit le chevalier pour tenter de comprendre l'écheveau des relations dans lequel il était contraint d'entrer.

— Nous y avons de solides partisans et elle demeure notre appui le plus sûr, répondit le gouverneur, mais il faut agir avec doigté, ne pas les vexer, ne pas les spolier de leurs droits ou de leurs biens. La guerre contre les Grimaldi de Beuil s'est avérée lourde pour le trésor ducal. Dans un pays de hautes cimes et de gorges profondes, la puissance de la cavalerie n'est d'aucun secours ; il faudrait, en cas de conflit, affronter des groupes d'hommes dans un milieu qu'ils connaissent parfaitement et dont ils utilisent les pièges naturels. Avec les Génois au levant et les Français au couchant qui n'attendent qu'une occasion propice pour étendre le Royaume, une rébellion de la noblesse nous porterait un coup fatal.

Charles acquiesça, conscient qu'il ne lui serait pas aisé de connaître rapidement le monde dans lequel il venait d'entrer. Il fit quelques pas pour se détendre, puis s'enquit de la menace génoise.

— La république de Gênes, que l'on appelle communément La Superbe, est moins puissante que par le passé, répondit Louis de Bellegarde, mais la richesse rend les doges fiers et arrogants. En ayant conquis les mers, ils pensent avoir conquis le monde. Gênes est une pieuvre, qui, depuis ses terres ligures, étend des tentacules jusqu'en Orient. Ils possèdent une flotte de guerre et de puissants arsenaux où ils moulent la fonte. Ils sont suffisamment riches pour soudoyer nobles et marchands. Ils rêvent toujours d'accaparer Monaco et Nice. Même affaiblie, la République de Gênes ne doit pas être sous-estimée.

— Ont-ils des partisans dans le Comté ?

— Sachez que les Génois sont partout ! Ils sont à la fois dehors et dedans. Ils commercent le bois, les agrumes, les huiles et les épices.

² Syndics ou consuls élus par les citoyens d'une cité pour gérer les affaires municipales.

Leurs doges sont informés de tout ce qui se fait ici. Je ne peux engager un chantier sans qu'ils reportent sur leurs cartes l'étendue des travaux, la hauteur des bastions et le nombre de bouches à feu que j'y installe. Ces gens sont de méthodiques vicieux qui notent tout et appliquent à la cartographie la même minutie qu'à leurs livres de comptes.

— Les soupçonnez-vous ?

— Allumer des incendies pour perturber les esprits est une pratique qui leur ressemble. Je soupçonne d'ailleurs un négociant en grumes, un certain Adorno, de nous espionner pour le compte de son doge. Il faudra, Montreil, que vous vous y intéressiez.

Charles acquiesça : il savait que c'était en excitant la population et en hurlant au scandale qu'une puissance étrangère trouvait un prétexte pour faire intervenir ses armes. Abandonnant subitement les préoccupations liées au problème génois, il tourna le dos au gouverneur pour se rapprocher de la fenêtre qui offrait un surprenant spectacle nocturne. Il admira la lune qui se reflétait dans les eaux de la baie et qui donnait aux maisons un aspect irréel et magique. Il sentit en un instant sa réflexion s'embrouiller et une angoisse naître au fond de sa poitrine. Son manque d'expérience lui apparaissait, alors qu'il se trouvait à pied d'œuvre, comme un handicap insurmontable. Pour quelle raison Charles III l'avait-il choisi ? Pourquoi avait-il choisi un homme si jeune, pour démêler une affaire si complexe ?

Entendant la voix du gouverneur gagner en gravité, il quitta son poste d'observation pour se planter à nouveau face à lui.

— Vous savez que les épousailles de notre duc avec la Portugaise se dérouleront, ici même, à l'automne prochain.

— Je le sais, répondit Charles.

— Il importe qu'elles se déroulent dans le calme. Nous ne pourrons pas célébrer un tel événement dans une cité agitée. Si l'on attende à la vie de notre souverain, le Duché se trouverait plongé dans une crise de succession qui l'entraînerait irrémédiablement dans les bras du roi de France. La ville doit être sûre. Absolument sûre ! C'est pour cela qu'il vous faut agir au plus vite.

Entendant la porte pivoter brusquement sur ses gonds, Charles se tourna de concert avec le gouverneur pour regarder le colonel de la garnison qui revenait au château après avoir poursuivi une bande de brigands. Il le salua, se présenta, mais, passé les politesses officielles, comprit, à son accueil distant, que l'homme ne lui était pas acquis. Il songea aussitôt au secrétaire ducal qui l'avait prévenu avant de quitter

Chambéry : « méfiez-vous du colonel de la garnison. Il rêve d'accomplir un fait d'armes. Peu lui importe que l'ennemi soit Français ou Génois, l'essentiel, pour lui, demeure de le battre. Participer à une grande bataille comme celle de Marignan, il en rêve toutes les nuits : la charge, la rage de vaincre, l'excitation folle de tuer pour dominer et recevoir un fief. »

Le vicaire écouta patiemment le colonel faire son rapport à Louis de Bellegarde, puis, lorsqu'il eût terminé, lui demanda d'affecter quelques hommes d'armes sous ses ordres.

— Je mettrai à votre service deux sergents d'expérience, répondit froidement l'officier. Ils connaissent le Comté et les Niçois. Vous pourrez leur faire confiance.

Réalisant subitement que son hôte aux vêtements recouverts de poussière avait voyagé, de relais en relais depuis Chambéry sans ménager ses forces, le gouverneur prit un ton plus courtois :

— après un tel voyage, vous devez être rompu.

— Je le suis, répondit Charles.

— Vous pourrez loger chez la famille Peyre qui nous est entièrement dévouée. Leur demeure se trouve à deux pas du château, près de la cathédrale Sainte-Marie. Et comme vous avez voyagé seul, je mettrai, dès demain, une personne au service de vos besoins ménagers.

Charles salua le colonel et prit congé du gouverneur pour emboîter le pas d'un soudard qui le mena hors du château. Il le suivit, à la lumière d'une torche, vers une maison à deux étages située sur une place où un grand orme étendait ses ramures. Il se présenta aux descendants de Balthazar Peyre qui avait été le premier écuyer du comte Bérenger à la cour de Provence et fût accueilli comme le fils rentrant d'un long voyage. Ses hôtes lui montrèrent sa chambre, le petit salon qu'il pourrait utiliser pour recevoir des visites et la salle où il pourrait quotidiennement se restaurer. Ils l'invitèrent ensuite à s'attabler pour le régaler avec du brouet, une galette de farine de pois chiches et du poisson saur.

La dame Peyre, le repas achevé, posa un savon sur des linges, puis fit remplir une cuve avec de l'eau tiède. Charles se déshabilla et s'y glissa voluptueusement afin de se laisser gratter et frotter par une servante.